

IV- Le Monde de la Santé, l'Église et la ville

Le Monde de la Santé s'inscrit préférentiellement dans la ville.

Il se trouve particulièrement concerné par un nécessaire renouvellement de la Pastorale urbaine.

En 1971, il est clair que le Monde de la Santé, même dans ses différenciations, est un tout compact qui s'étire dans le tissu urbain et l'innerve. Ce filon se joue du territoire et contourne les paroisses à un tel point qu'il sera bientôt sans **lieu liturgique**.

Or, à Lyon avec la nouvelle implantation de l'École des Hospices Civils en 1972, le quartier de Grange Blanche comprendra une concentration hospitalière qui dit-on sera unique en Europe. En effet, les hôpitaux Edouard Herriot, cardio-vasculaire, neurologique, l'hôpital Desgenettes, le centre Léon Bérard, les cliniques : mutualiste, Jeanne d'Arc, Saint Maurice, Marie-Thérèse, l'hôpital psychiatrique du Vinatier, le centre de recherche médicale des armées, le centre international de la recherche sur le cancer, une partie des facultés de médecine, les écoles d'orthophonie, de kinésithérapie, d'électrotechniciens radio, etc., les écoles d'infirmières (Alouettes, Rockefeller, H.C.L.) transforment ou vont transformer ce quartier.

À cause de cela, bon nombre de laïcs, quelques prêtres et quelques religieuses se posent la question d'un **espace** où ce monde déterminé pourrait, à la fois, se sentir chez lui, confronter ses opinions et célébrer sa foi. Ce projet est appelé vulgairement **B. 38** car il voudrait être signifiant pour un ensemble : **BRON, LYON 3° et 8°**.

Outre l'avis favorable du Conseil Episcopal, cela suppose que l'ensemble du laïcat ait fait sien ce projet et que des prêtres et des religieuses, en quantité suffisante, aient accepté d'y investir, sinon tout leur temps, au moins leur cœur.

Les évêques à Lourdes en 1967 avaient dit : « Faire naître et vivre l'Église dans les communautés urbaines ». Faire naître, ... il n'est pas évident qu'elle soit née, elle y est peut-être mais elle n'est pas "re-née" ; elle n'est pas née une fois pour toute l'Église, elle est sans cesse en train de venir, de renaître et sans cesse en train d'être purifiée.

Et ils avaient ajouté : « en particulier par l'éveil et le soutien d'un vrai laïcat, acte majeur de toute pastorale ».

Si vous prenez le **B.38**. et tout ce qu'il contient ou va contenir, vous êtes bien obligés de vous poser une question : Comment Jésus Christ va-t-il être reconnu dans ce vaste secteur qui est grand comme une ville ?

IV- 1. Une Église de la ville pour le Monde de la Santé

C'est une ÉGLISE POUR LA VILLE qu'il convient de mettre en œuvre pour une Pastorale de la Santé.
Christian Montfalcon écrit à Mgr. Fauchet, président de la Commission Sociale de l'Episcopat :

Je redoute que nous perdions beaucoup de temps et de moyens si nous éparpillons nos efforts apostoliques. Allons-nous oser dire, par exemple, que le Monde de la Santé est principalement urbain et que c'est dans le tissu de la ville que se situent les enjeux actuels !

*Les communautés religieuses pourraient être partie prenante de ce renouvellement de l'Église dans la ville.
En juillet 1973, Christian Montfalcon écrit à la Supérieure Générale des Dominicaines de Gramond :*

Nous sommes en train de bouturer une Église pour le Monde de la Santé à Lyon et nous serons heureux si les sœurs de Gramond viennent y tenir activement une place. Nous ne faisons pas de plan mais nous essayons de vivre un projet en nous inspirant des Actes des Apôtres et

en cherchant à discerner les signes que l’Esprit nous donne chaque jour. Nous ne voulons pas structurer, à priori, mais d’étapes en étapes, dessiner des profils de communautés chrétiennes qui soient comme des points de référence plantés, ici ou là, dans le désert urbain.

Tout en s’efforçant d’être **particulière** et **significative** pour un monde déterminé, notre Église est et se veut **en communion avec l’Église diocésaine dans l’Église universelle**. Particulière n’est point particularisme, adaptation n’est point trahison. Une communion concrète avec la hiérarchie nous évite de nous "enliser". C’est le signe de mon ministère.

Vous pensez alors combien les communautés religieuses sont importantes car leur témoignage, en nous rappelant l’essentiel, nous entraîne à nous désaliéner des contingences journalières sans pourtant les négliger. Témoins de l’essentiel et de l’invisible, au milieu de nous, par leur présence, les sœurs ont un véritable ministère et rendent un service capital à tous ceux qui cherchent, dans la lutte quotidienne, à discerner le sens de leur existence.

IV-2. Des expériences pourraient être tentées.

A l’approche des années 80, deux propositions sont avancées :

IV-2.1. Une pastorale adaptée

Depuis de nombreuses années, avec mon ami Gabriel Matagrín surtout, nous avons débattu du thème : **Une Église pour la ville**. Nous nous sommes rapidement aperçus que s’il y avait encore des quartiers très typés desservis par une paroisse, cela ne pouvait pas épuiser la réalité humaine et qu’il était important qu’il y eût d’autres manières de **rejoindre** la vie des hommes. Nous avons compris, au bout d’un certain temps, que ces angles d’attaque ne pouvaient pas être professionnels mais culturels. Nous avons rapidement compris aussi, que dans cette culture, il devrait y avoir plusieurs professions et des hommes et des femmes de différents niveaux.

Bref, le Monde de la Santé nous a semblé un de ces filons cohérents qui traversait le tissu urbain et qui représentait une densité suffisante pour que la Parole de Dieu puisse y germer et un rassemblement ecclésial y être accueilli pour y prendre racine. Composée de prêtres, de laïcs, de religieux et de religieuses diversement insérés, nous avons saisi l’importance d’une pastorale adaptée et donc d’un responsable qui en soit le témoin **Janus**, une face tournée vers le monde, une face tournée vers l’Église.

Si nous hésitons encore sur la structuration et la manière d’organiser au minimum cette institution ecclésiale, nous sommes convaincus que c’est de l’intérieur que le don de Dieu doit être accueilli et que l’Église surgira de cette rencontre de l’Esprit de Dieu avec la réalité humaine.

Cette Église donc, se reçoit chaque jour de son Seigneur. Quelques moments, ici ou là, permettent de dire qu’elle prend corps. Beaucoup plus qu’un mouvement, elle se veut un ensemble de communautés chrétiennes en communion avec **l’Église diocésaine**. C’est dire que les sacrements du baptême et de l’Eucharistie, doivent pouvoir y être célébrés : petitement et empiriquement, nous avons commencé à Valpré.

IV-2.2. Les béguinages

Vers le XII^e siècle, au moment où les villes se sont bâties au milieu des campagnes, il y eut un grand brassage de populations et de cultures. Alors, des hommes et des femmes, animés

par la foi en Jésus Christ, ont eu une intuition importante : ils ont fondé, en France, en Belgique, en Hollande surtout, **des béguinages**.

Même si, à l’aube de la Renaissance, béguards et béguines se sont affolés et sont devenus plus ou moins hérétiques, il ne reste pas moins vrai qu’ils avaient innové quelque chose d’important. Vraisemblablement, ils ont étayé, pour leur part, les différents mouvements doctrinaux et, entre autres, celui de la « devotio moderna ».

Cent ans environ après Thomas d’Aquin, se concrétisent les grands craquements des Églises et des Cultures. Les nationalités se personnalisent ; le latin, langue universelle, cède devant le langage des différents pays. Un grand brassage s’effectue : l’Église elle-même est stupéfaite. Elle ne sait plus dire dans un langage adapté, la foi, à ses contemporains.

L’Esprit de Dieu semble alors susciter, un peu partout, surtout en Europe, une pléiade de mystiques et un grand nombre d’institutions nouvelles. Au long des XIV^e, XV^e siècles et à l’aube du XVI^e, mystiques rhénans, hommes de Dieu néerlandais, saints politiques anglais, recherchent et affirment une voie nouvelle pour que le Peuple de Dieu, au sein du monde nouveau, puisse exprimer le message permanent de l’Évangile de Jésus Christ. L’Église, dans son ensemble, ressent le poids du passé. Elle se propose alors de vivre son époque et se permet des audaces. Je voudrais signaler, à titre d’exemple, bien qu’il soit mineur, les **Frères de la Vie Commune**, fondés par Gérard Groote.

Avant que le Concile de Trente ne mette de l’ordre – un peu trop peut-être – dans ce bouillonnement, il y eut un moment d’effervescence magnifique qui n’a pas été exempt, malheureusement, d’erreurs, voire de ruptures. Le mouvement de Martin Luther en sera un exemple majeur. À cette époque, il y eut d’autres petites aberrations. Qu’il me suffise de citer : **Les Frères du Libre Esprit**.

Le syncrétisme est tentation permanente. Mais je reste persuadé, autant que je puisse le savoir, que cette longue période instable est riche d’espérance. Oui, malgré les divisions gravissimes et des bavures ennuyeuses, l’inspiration de ce moment-là me semble importante.

Si nous voulons porter attention au message de cette époque et si, en même temps, nous analysons notre temps avec lucidité et tendresse, nous avons à entrer dans une recherche avec modestie. Nous ne pouvons pas rester passifs devant l’urbanisation, le déracinement des personnes et le brassage des cultures. Même au risque de nous tromper, nous devons tout faire pour que le message évangélique soit visible et crédible en ville. Et cela nous conduit à tenir compte des deux pôles de la sécularité et de la mystique vécues dans la solitude et la conventualité. Je m’explique : sans tomber dans le goût rétro, pourquoi ne pas tenter de susciter de **nouveaux béguinages** et d’en vivre aujourd’hui la spiritualité ?

Au sein de la ville, dans un quartier restreint, au plus loin à cinq minutes à pied, des hommes, des femmes, des religieux ou des prêtres, des mariés ou des célibataires, habiteraient chacun chez eux. Ils auraient un profond enracinement dans le monde, par leur vie familiale, professionnelle et amicale. Hommes et femmes de leur temps, ils vibreraient aux courants politiques et syndicaux et, chacun à sa manière, et selon ses orientations, en serait l’artisan.

Ils aimeraient la ville et son mystère et, de l’intérieur, voudraient qu’elle réussisse. Même s’ils aiment les journées de campagne, ils ne fuient pas automatiquement la cité dès leur temps libre. Plongés dans la culture particulière du monde de la santé, ils choisiraient d’en vivre, au moins provisoirement, les traits caractéristiques, et de la baptiser de l’intérieur. Ils feraient le pari que c’est en s’enracinant profondément dans le particulier que l’on peut atteindre l’universel.

Christian Montfalcon – Genèse d’une Pastorale de la Santé
Texte intégral de la sous-partie : IV – Le Monde de la Santé, l’Église et la ville

Ce n’est pas la multiplication des expériences et l’appartenance à de multiples groupes qui ouvrent le cœur mais, bien plus, de rejoindre au plus intime le mystère de l’homme et de la présence de Dieu.

Les membres du béguinage seraient donc les hommes et les femmes du siècle, ne laissant rien tomber d’une vie affective et intellectuelle, acceptant d’être charnels mais aussi fils et filles de l’Esprit. Burinés par les questions du Monde de la Santé, ils chercheraient l’originalité de la foi, sans particularisme. Ils seraient semblables à tous leurs concitoyens mais, pourtant, totalement différents d’eux.

Bref, comme au Fils de Dieu fait chair, rien de l’humain ne leur serait étranger et, dans leurs groupes composés d’hommes et de femmes, de célibataires et de mariés, de consacrés ou de laïcs, ils résumeraient publiquement, aux yeux de tous, les différentes situations où les humains de notre temps sont plongés.

La plupart d’entre eux gagneraient leur vie par le travail et, si la profession n’est pas le tout de leur existence, elle représenterait une porte d’accès à une manière d’être dans le quotidien, et une proximité avec les problèmes de l’organisation de la Société.

On raconte que, sous la reine Victoria, quand un anglais se promenait dans le monde et qu’il voyait de l’eau, il se baissait, en prenait dans le creux de sa main, la goûtait et, si elle était salée, il disait : « Tiens, je suis chez moi ! ».

Pour les béguards et les béguines de 1978, il en serait de même. Lorsqu’il se promèneraient dans la ville et qu’ils y rencontreraient les problèmes humains du Monde de la Santé, ils diraient : « Tiens, nous sommes chez nous » et le Fils de Dieu nous a donné rendez-vous ici, avec l’homme **normal** confronté à son mystère de vie, de précarité et de mort. Oui, car ce serait l’originalité : ils ne seraient pas seulement du monde, mais ils seraient aussi totalement de Dieu et de l’Église. Ce serait leur choix et ils l’accueilleraient comme un don gracieux de leur Père. La fraternité entre eux serait, en effet, le sacrement de leur foi.

Une certaine pauvreté choisie, fruit de l’aumône, signifierait que la puissance, pour eux, est beaucoup plus affaire d’amour que de moyens financiers. Ils se défendraient de la boulimie de l’argent, et chacun, selon sa nature de laïc ou de religieux, choisirait sa forme de dépouillement. Leurs pratiques concrètes de la charité seraient l’antignose. Le comportement, en effet, remplacerait la spéculation creuse. En s’affrontant au poids des jours, ils inventeraient un chemin qui serait le leur, en tenant compte du possible et de l’utopie. Confortés par l’Esprit, ils n’auraient pas peur de proclamer, à temps et à contre-temps, la foi qui les anime.

Ils ne s’effraieraient pas des ruptures et seraient prêts à s’en expliquer. Évitant la provocation, ils croiraient plus à la tendresse qu’à la remontrance, persuadés qu’une présence amoureuse suscite plus de liberté qu’une loi imposée. En aucun cas, parce qu’ils connaissent le poids de leurs péchés, ils n’accepteraient d’être des exemples. Par contre, ils ne refuseraient pas, chacun et tous ensemble, d’être signe et appel.

Leur règle de base serait la **fidélité**, et ils s’épauleraient pour vivre ce qu’ils ont chacun décidé : les couples seraient couples pour toujours, les parents ne possèderaient pas leurs enfants mais les mettraient au monde pour, ensuite, les laisser partir. Les laïcs s’entraîneraient à la gestion du monde pour tenter de le faire réussir avec tous les hommes, à leur propre manière de laïcs. Les religieux et les religieuses vivraient jusqu’au bout leur consécration pour, à leur manière, être témoins de l’absolu. Actuellement, ils participeraient à une communauté d’une congrégation religieuse précise et accepteraient d’être aussi, au sein du béguinage, les témoins privilégiés d’une spiritualité caractérisée : celle de leur fondateur.

Il serait interdit aux prêtres de se décourager parce que le Peuple est difficile à constituer. En aucun cas leur ministère ne devrait les conduire à être marchands de religion ou trafiquants

Christian Montfalcon – Genèse d’une Pastorale de la Santé
Texte intégral de la sous-partie : IV – Le Monde de la Santé, l’Église et la ville

d’influence. Hommes de Dieu, adorateurs du TOUT AUTRE, témoins de l’inutile, les mains nues, pour toujours ils accepteraient de Dieu le service du Peuple.
Bref, ils seraient tous fidèles, c’est à dire hommes et femmes de la foi, et cela se vivrait personnellement et ensemble.

Chacun et chacune, en couple ou tout seul, dans son appartement, s’affronterait à la solitude pesante de la ville pour l’exorciser. Ils ne seraient pas toujours " fourrés " les uns chez les autres et laisseraient à chacun sa zone de silence. Ils seraient proches les uns des autres mais ne s’encombrent pas. Les temps pour rien et le silence permettraient de reprendre et d’intérioriser ce qui se dirait en groupe. Une certaine rigueur et vigueur intellectuelle permettraient d’accueillir, spécialement par la lecture, la pensée d’autrui. Ils écriraient beaucoup, pensant à la joie que représente, pour un correspondant, l’arrivée d’une lettre. Si possible, ils auraient le téléphone, pour consoler à distance et entrer en communication, sans gêner, faire signe et frapper à la porte de ceux qui sont éloignés et isolés. En ville, ils feraient donc une certaine expérience du désert et n’auraient pas peur de soirées où l’on se retrouve seul, en famille, en face-à-face ou devant sa table.

Bien sûr, chacun aurait ses amis et son réseau naturel. Chacun pratiquerait le loisir qu’il aime, chacun doserait, selon son tempérament, les efforts qu’il se demanderait. Rien ne serait standard. La solitude et un certain anonymat, permettraient à chacun de prendre sa propre taille et d’être bien planté. Seuls, ils accepteraient de l’être avec joie, d’autant plus qu’ils auraient comme support la présence efficace des autres membres du béguinage.

Car ce serait l’autre pôle : **la conventualité**. Mais une conventualité non tatillonne, dont le nombre d’heures n’excéderait pas cent quatre-vingt par an.

Cette communauté, outre le soutien de chacun pour la vie mystique, l’aumône et le travail intellectuel, s’essaierait à la prière publique, fréquente et régulière. Le béguinage aurait un lieu commun où, à dates et heures fixes, le Peuple pourrait venir s’associer à la prière du groupe, qui rendrait gloire à Dieu et intercéderait pour les hommes en un langage modeste, simple et dépouillé. Le groupe se ferait une position évangélique commune, au sein des aléas du monde. Il s’efforcerait de prendre la parole, non pas sur les situations mais à partir des situations les plus significatives, vécues intimement dans le Monde de la Santé et partagées par toute la société. De temps à autre, il s’ouvrirait à un grand nombre soit pour le dialogue, soit pour la liturgie. En effet, le groupe accepterait d’être, ensemble, un signe dans un monde déterminé.

Le béguinage se composerait de dix à quinze personnes. Les décisions s’y prendraient aux quatre-cinquième des voix. Tous les ans, on élirait un ministre qui serait chargé à la fois de rappeler le projet et de recevoir, dans le secret, les aumônes des membres du groupe, qui seraient ensuite réparties par une décision prise à l’unanimité.

Il y aurait également un prêtre, en communion avec son Évêque - et donc avec l’Église universelle - qui empêcherait le groupe de se refermer sur lui-même. Homme de l’Eucharistie, signe de la Résurrection, il aurait, entre autres, pour fonction de rappeler que l’humain n’est pas clos sur lui-même mais que, depuis Jésus le Christ, il est certain que, débordant toute catégorie, il débouche en Dieu.

Ce projet durerait deux ans. Mais chacun pourrait quitter le groupe après six mois, ayant expliqué aux autres son départ. C’est la foi qui ferait l’unité et non pas l’idéologie politique.

La réflexion se poursuit et des actes sont posés.

IV-2.3. Un commencement

Tandis que toutes ces choses ont mis des années et mettront encore beaucoup de temps pour se profiler, la paroisse St. Alban, a perdu son curé. Et tandis qu’au Conseil des Nominations de l’Archevêché on débattait de son successeur, j’ai levé le doigt et dit : « Moi »! Mais les circonstances ne se sont pas prêtées à une évolution de St. Alban qui aurait pu devenir le point de départ d’une paroisse pour l’ensemble du Monde de la Santé ! Ce projet a dû être abandonné. C’est alors que nous avons pensé qu’il serait bon que j’aie habiter dans ce quartier borné aux quatre coins par St. Maurice, St. Alban, Bon Secours et Jeanne d’Arc et que, là au milieu, vaille que vaille, je continue à développer d’autres perspectives que le système paroissial classique.

Au même moment, les aumôniers d’hôpitaux, les prêtres au travail et beaucoup d’autres pasteurs m’invitaient à quitter le centre diocésain. Ils ne désiraient pas me désolidariser de l’équipe épiscopale, mais ils préconisaient la dispersion des responsables et leur insertion au milieu d’eux. Cette vue m’a semblé évangélique et depuis trop longtemps je la prônais à l’archevêché pour ne pas l’entendre pour moi-même. Par ailleurs, si le type de relation individualisée et intime trouve tout à fait sa place dans un bureau fonctionnel et quelque peu anonyme, la vie d’un groupe peut changer d’aspect s’il se réunit dans une autre ambiance plus personnalisée.

Des modalités diverses de vie en Église sont sans doute possibles à l’intérieur des différents mondes culturels qui s’entrecroisent en ville.

S’il existe des quasi-Églises culturelles dans les grandes agglomérations, on doit pouvoir passer d’une Église à une autre, de même que l’on passait, vraisemblablement, de l’Église d’Orient à l’Église de Lyon, ou d’Éphèse à Jérusalem et, plus simplement, d’une paroisse à une autre. Or, il existe une quasi-Église culturelle dans le Monde de la Santé à Lyon.